

— Les Visages-Pâles sont bavards comme la perruche quand ils sont en grand nombre, et quand ils se trouvent attachés au poteau du supplice, ils sont muets comme les saumons des cataractes. Le blanc osera-t-il chanter son chant de mort ?

Baraja ne comprit pas, et un sourd gémissement fut sa seule réponse.

Un autre Indien s'avança vers lui. Une large blessure faite par le poignard d'un blanc traversait la poitrine d'une épaule à l'autre ; le sang en coulait encore avec abondance, malgré les ligaments d'écorce qui la bandaient.

L'Apache trempa son doigt dans son propre sang, et, traçant sur la figure de Baraja une ligne de démarcation du front au menton :

— Tout ce côté de la figure, dit-il, la moitié du front, l'œil et la joue sont ma part, et je les marque d'avance pour moi ; moi seul aurai le droit de les arracher au blanc vivant.

Et comme Baraja ne comprenait pas davantage cette affreuse menace, l'Indien la lui rendit complètement claire à l'aide de quelques mots espagnols et de l'expressive pantomime de son couteau.

Le sang se figea dans les veines du malheureux.

Excité par l'exemple, un troisième Indien sortit du cercle sauvage formé autour du prisonnier.

— La chevelure sera pour moi, dit-il.

— J'aurai seul alors, ajouta un quatrième, le droit de verser sur le crâne dépouillé du blanc la graisse bouillante que nous donneront les cadavres de ses frères.

Il était presque impossible à Baraja de ne pas comprendre tous ces horribles détails, dont les gestes expressifs lui donnaient l'explication.

Puis il y eut un moment de répit, pendant lequel les Indiens reprirent la danse du *scalpe*, espèce de bourrée d'Auvergne, mais qu'on dirait exécutée par des démons.

Des hurlements d'une autre nature que ceux qui accompagnent forcément les réjouissances ou les douleurs des Indiens (car le sauvage, le plus féroce des animaux du désert, ne sait que hurler dans sa joie comme dans sa tristesse), ne tardèrent pas à se faire entendre.

C'étaient les rugissements d'impatience de ces tigres toujours hurlants.

Alors, le chef blessé, demeuré au sommet de l'éminence avec l'Antilope, se leva brusquement pour dire que le moment était venu où ses guerriers pouvaient commencer à déchirer leur proie.

Mais l'heure de Baraja n'avait pas encore sonné, il n'en était encore qu'à l'expiation morale.

Au moment où l'Oiseau-Noir allait faire commencer l'horrible drame, un événement inattendu vint en suspendre le signal.

Un guerrier dont l'accoutrement, quoique indien, ne ressemblait en rien à celui des Apaches, apparut tout à coup dans le cercle de lumière que traçaient les feux des chariots. Sa présence ne parut surprendre personne ; seulement le nom d'El Mestizo passa de bouche en bouche.

L'inconnu salua gravement de la main les Indiens et marcha vers le prisonnier. La flamme éclairait assez vivement les traits de Baraja pour que le nouvel arrivé pût voir la pâleur livide qui les couvrait. Un dédain profond, sans le moindre mélange de pitié, se lut sur sa figure ; mais Baraja fit un mouvement de surprise. Il venait de reconnaître le mystérieux personnage qu'il avait vu pendant le cours de cette journée pousser silencieusement son canot d'écorce le long du cours d'eau des Montagnes-Brumeuses.

El-Mestizo adressa la parole en anglais à Baraja qui ne le comprit pas, puis en français, puis enfin en espagnol. Alors Baraja poussa un cri de joie.

— Oh ! s'écria-t-il, si vous me sauvez, je vous donnerai autant d'or que vous en pourrez porter.

Baraja avait prononcé ces mots avec un élan si persuasif, que l'étranger, l'Indien, pourrions-nous dire, car il paraissait plutôt appartenir à la race indienne qu'à la race blanche, en sembla vivement frappé. Sa sombre physionomie s'éclaira d'un reflet de joie cupide.

— Vrai ? dit-il, tandis que ses yeux étincelaient.

— Oh ! seigneur, continua Baraja en se tordant les mains, aussi vrai que je vais mourir ici dans un affreux supplice, si votre intervention ne peut me sauver. Écoutez, vous viendrez avec moi ; vous emmènerez dix, vingt, trente guerriers, si vous le voulez, et si demain, aux premières lueurs du jour, je ne vous mets pas face à face avec le plus riche gîte d'or du monde, eh bien ! vous m'infligerez alors d'horribles tourments, plus horribles encore, s'il est possible, que ceux qui m'attendent ici.

— J'essayerai, dit l'inconnu à voix basse ; ne dites plus rien : car ces Indiens, tout en ne faisant pas grand cas de l'or des blancs, doivent ignorer ce que vous me proposez. Chut ! on nous écoute.

Le cercle de sauvages, impatients de commencer leur fête, se resserrait en effet autour d'eux avec de sourds murmures.

— Bon ! ajouta l'inconnu à haute voix et en indien, je transmettrai aux oreilles du chef les paroles du captif à peau blanche.

En disant ces mots, le mystérieux personnage lança autour de lui un regard d'autorité qui fit reculer les plus acharnés, et s'avança vers l'Oiseau-Noir ; puis, quand il eut gagné le sommet de l'éminence où le chef était assis, il s'écria :

— Que pas un Indien ne touche au prisonnier, jusqu'à ce que les deux chefs aient fini de conférer ensemble.

Un rayon d'espoir vint briller aux yeux de Baraja, et, tandis que ses tourmenteurs jetaient sur lui un regard d'impatience sanguinaire, le malheureux, le visage tourné vers l'homme dont il attendait son salut, sentait tour à tour son cœur bondir de joie ou s'éteindre dans sa poitrine. Au milieu d'un flot d'angoisses, Baraja éprouvait ces sensations dévorantes qui, dans le cours de quelques heures, peuvent faire blanchir la chevelure d'un homme ! Le meurtrier avait déjà plus souffert que sa victime.